

FEUILLETON "DU MONDE ILLUSTRÉ"

MONTREAL, 19 AVRIL 1890

FAMILLE-SANS-NOM

PAR JULES VERNE

PREMIERE PARTIE

(Suite)

Jean avait baissé les yeux, ses mains tremblaient, il se sentait défaillir. Sans l'obscurité, le vieil homme aurait vu le rouge de la honte lui monter au visage.

Celui-ci reprit :

"Vous êtes Canadien ?..."

—Oui, répondit Jean.

—Alors vous ne pouvez ignorer le crime qu'avait commis Simon Morgaz ?

—Qui l'ignore en Canada ?

—Personne en vérité, monsieur ! Vous êtes sans doute des comtés de l'est ?

—Oui... de l'est... du Nouveau-Brunswick.

—De loin... de très loin alors ! Vous ne saviez peut-être pas que cette maison avait été détruite ?...

—Non !... un accident... sans doute ?...

—Point, monsieur, point ! reprit le vieil homme. Peut-être aurait-il mieux valu qu'elle eût été brûlée par le feu du ciel ! Et certainement, ce serait arrivé un jour ou l'autre, puisque Dieu est juste !... Mais on a devancé sa justice ! Et, le lendemain même du jour où Simon Morgaz a été chassé de Chambly avec sa famille, on s'est rué sur cette habitation... On l'a incendiée... Puis, pour l'exemple, afin que le souvenir ne s'en perde jamais, on a laissé les ruines dans l'état où vous les voyez ! Seulement, il est interdit de s'en approcher, et personne ne voudrait se salir à la poussière de cette maison !"

Immobile, Jean écoutait tout cela. L'animation avec laquelle parlait ce brave homme montrait bien que l'horreur pour tout ce qui avait appartenu à Simon Morgaz subsistait dans toute sa violence ! Où Jean venait chercher des souvenirs de famille, il n'y avait que des souvenirs de honte !

Cependant son interlocuteur, en causant, s'était peu à peu éloigné de l'habitation maudite, et se dirigeait vers l'église. La cloche venait de lancer ses dernières volées à travers l'espace. L'office allait commencer. Quelques chants se faisaient déjà entendre, interrompus par de longs silences.

Le vieil homme dit alors :

"Maintenant, monsieur, je vais vous quitter, à moins que votre intention ne soit de m'accompagner à l'église. Vous entendriez un sermon qui fera grand effet dans la paroisse..."

—Je ne puis, répondit Jean. Il faut que je sois à Laprairie avant le jour..."

—Alors vous n'avez pas de temps à perdre, monsieur. En tout cas, les chemins sont sûrs. Depuis quelque temps, les agents parcourent jour et

nuit le comté de Montréal, toujours à la poursuite de Jean-Sans-Nom, qu'ils n'atteindront point, Dieu fasse cette grâce à notre cher pays !... On compte sur ce jeune héros, monsieur, et on a raison... Si j'en crois les bruits, il ne trouverait ici que de braves gens, prêts à le suivre !...

—Comme dans tout le comté, répondit Jean.

—Plus encore, monsieur ! N'avons-nous pas à racheter la honte d'avoir eu pour compatriote un Simon Morgaz !"

Le vieil homme aimait à causer, on le voit ; mais, enfin, il allait prendre définitivement congé, en donnant le bonsoir à Jean, lorsque celui-ci, l'arrêtant, dit :

"Mon ami, vous avez peut-être connu la famille, de ce Simon Morgaz ?

—Oui, monsieur, et beaucoup ! J'ai soixante-dix ans, j'en avais cinquante-huit à l'époque de cette abominable affaire. J'ai toujours habité ce pays qui était le sien, et jamais, non jamais, je n'aurais pensé que Simon en serait arrivé là ! Qu'est-il devenu ?... Je ne sais !... Peut-être

traordinaire énergie pour se contenir, pour qu'un cri d'angoisse ne s'échappât point de sa poitrine.

Et le vieil homme continuait, disant :

"Ainsi que la mère, j'ai connu les deux fils, monsieur ! Ils tenaient d'elle ! Ah ! la pauvre famille !... Où sont-ils en ce moment ?... Tous les aimaient ici pour leur caractère, leur franchise, leur bon cœur ! L'aîné était grave déjà, très studieux, le cadet, plus enjoué, plus déterminé, prenant la défense des faibles contre les forts !... Il se nommait Jean !... Son frère se nommait Joann... et, tenez, précisément comme le jeune prêtre qui va prêcher tout à l'heure..."

—L'abbé Joann ?... s'écria Jean.

—Vous le connaissez ?

—Non... mon ami... non !... Mais j'ai entendu parler de ses prédications..."

—Eh bien, si vous ne le connaissez pas, monsieur, vous devriez faire sa connaissance !... Il a parcouru les comtés de l'ouest, et partout, on s'est précipité pour l'entendre !... Vous verriez quel enthousiasme il provoque !... Et si vous pouviez retarder votre départ d'une heure..."

—Je vous suis ?" répondit Jean.

Le vieillard et lui se dirigèrent vers l'église, où ils eurent quelque peine à trouver place.

Les premières prières étaient dites, le prédicateur venait de monter en chaire.

L'abbé Joann était âgé de trente ans. Avec sa figure passionnée, son regard pénétrant, sa voix chaude et persuasive, il ressemblait à son frère, étant imberbe comme lui. En eux se retrouvaient les traits caractéristiques de leur mère. A le voir comme à l'entendre, on comprenait l'influence que l'abbé Joann exerçait sur les foules, attirées par sa renommée. Porte parole de la foi catholique et de la foi nationale, c'était un apôtre, au véritable sens du mot, un enfant de cette forte race des missionnaires, capables de donner leur sang pour confesser leurs croyances.

L'abbé Joann commençait sa prédication. A tout ce qu'il disait pour son Dieu, on sentait tout ce qu'il voulait dire pour son pays. Ses allusions à l'état actuel du Canada étaient faites pour passionner des auditeurs, chez lesquels le patriotisme n'attendait qu'une occasion pour se déclarer par des actes. Son geste, sa parole, son attitude, faisaient courir de sourds frémissements à travers cette modeste église de village, lorsqu'il appelait les secours du ciel contre les spoliateurs des libertés publiques. On eût dit que sa voix

vibrante sonnait comme un clairon, que son bras tendu agitait du haut de la chaire le drapeau de l'indépendance.

Jean, perdu dans l'ombre, écoutait. Il lui semblait que c'était lui qui parlait par la bouche de son frère. C'est que les mêmes idées, les mêmes aspirations, se rencontraient dans ces deux êtres, si unis par le cœur. Tous deux luttèrent pour leur pays, chacun à sa manière, l'un par la parole, l'autre par l'action, l'un et l'autre également prêts aux derniers sacrifices.

A cette époque, le clergé catholique possédait en Canada une influence considérable, au double point de vue social et intellectuel. On y regardait les prêtres comme des personnes sacrées. C'était la lutte des vieilles croyances catholiques, implantées par l'élément français dès l'origine de la colonie, contre les dogmes protestants que les Anglais



Cette maison était humble et misérable.—Page 24, col. 2.

est-il passé à l'étranger, sous un autre nom, afin qu'on ne pût lui cracher le sien à la face ! Mais sa femme, ses enfants !... Ah ! les malheureux, que je les plains, ceux-là ! Madame Bridget, que j'ai vue si souvent, toujours bonne et généreuse, bien qu'elle fût dans une modeste condition de fortune !... Elle qui était aimée de tous dans notre bourgade !... Elle qui avait le cœur plein du plus ardent patriotisme !... Ce qu'elle a dû souffrir !"

Comment peindre ce qui se passait dans l'âme de Jean ! Devant les ruines de la maison détruite, là où s'était accompli le dernier acte de la trahison, là où les compagnons de Simon Morgaz avaient été livrés, entendre évoquer le nom de sa mère, revoir dans son souvenir toutes les misères de sa vie, c'était, semblait-il, plus que n'en peut supporter la nature humaine. Il fallait que Jean eût une ex-